CINQUIÈME ANNÉE. — N° 3. L'émancipation des travailleurs ne peut qu'être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. DU 15 AU 21 JANVIER 1910.

LA VOIX DU PEUPLE

JOURNAL SYNDICALISTE PARAISSANT LE SAMEDI

ORGANE DE LA FÉDÉRATION DES UNIONS OUVRIÈRES DE LA SUISSE ROMANDE

C.I.R.A.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
PULLY-LAUSANNE
DERNIER DÉLAI POUR LES MANUSCRITS : LE MERCREDI

ABONNEMENTS
Un an, **4** fr. — Six mois, **2** fr. — Etranger, un an, **6** fr.
LE NUMÉRO : 10 CENTIMES

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX N° II. 416
L'argent destiné au journal peut être versé dans tous les bureaux de poste, **sans frais,** en indiquant notre compte de chèques II. 416.

LA RÉACTION

Dans notre dernier article, nous avons donné le texte exact des nouveaux articles introduits dans la Loi vaudoise sur la presse, permettant aux juges de poursuivre les incitations au sabotage et, en général, à tous les délits réprimés par les lois ordinaires.

Cela ne suffisait point. Il restait encore au citoyen suisse la liberté de parole. Dans le syndicat, dans les assemblées, dans les conférences, on pouvait encore discuter, sans être poursuivi, des moyens propres à assurer la réussite d'une grève ou à hâter la venue de notre émancipation intégrale.

C'était trop de liberté pour un peuple souverain. La bourgeoisie veut aussi atteindre ce qu'elle appelle les fortes têtes des syndicats. Il en est parmi eux qui ne sauraient pas vous mettre debout un article de journal, mais qui, par contre, s'entendent à merveille sur les conseils techniques à donner pour faire un sabotage vraiment dommageable à l'ennemi. D'autre part, la propagande par le journal pouvait être facilement remplacée par la propagande orale dans les syndicats et dans les conférences publiques. Aussi, de nouvelles adjonctions au Code pénal de 1843 ont été votées, permettant de frapper jusqu'à une année de réclusion celui qui incitera par d'autres moyens que par la presse. Ci un nouvel article :

Art. 138 *bis*. — Celui qui, par tout autre moyen que ceux indiqués par la loi sur la presse, provoque publiquement autrui à commettre un délit réprimé par la loi pénale, est puni comme suit :

a) Si le délit a été consommé ou tenté, le provocateur est puni de la peine applicable au complice de ce délit;

b) Si le délit n'a été ni consommé ni tenté, le provocateur est puni d'un emprisonnement ne pouvant excéder une année et d'une amende ne pouvant excéder 600 fr. ou de l'une de ces peines seulement.

A l'époque où ces lois de réaction étaient votées dans la presse, la *Revue*, l'organe gouvernemental vaudois, expliquait sérieusement que « cet article atteindra ceux qui provoquent aux délits autrement que par la voie de la presse, soit par le moyen de discours et de chants principalement ».

Est-ce que le fait de chanter l'*Internationale*, dont l'un des couplets recommande de tirer sur les généraux, donnera lieu à des poursuites?

Nous en avons fini avec les pénalités prévues pour les « incitateurs ». Ainsi la bourgeoisie croit encore à la légende des meneurs. Elle pense qu'il suffira d'emprisonner un ou deux militants pour en finir avec le cauchemar révolutionnaire. Et nous n'avons pas de raisons pour ne pas croire à la bonne foi de ce raisonnement simpliste. Dans la discussion des articles de lois que nous venons de citer, le rapporteur, un journaliste, s'est efforcé de démontrer que « la loi en discussion n'est pas une loi de tendance. Elle a pour but de protéger le public du danger d'où qu'il vienne. Loin d'être dirigée contre les prolétaires, elle apparaît plutôt comme une loi de protection en leur faveur, car elle s'efforce de les défendre contre ceux qui profitent de leur ignorance ou de leur misère pour les inciter à des actes que leurs conseillers se garderaient bien de commettre ».

Jadis, nos maîtres se figuraient que tout le mal venait des étrangers qui apportaient dans notre paisible patrie les détestables théories de l'Internationale. Dans de récents procès, des procureurs généraux ont dû reconnaître que, maintenant, des enfants du pays étaient contaminés par le virus. Ce fut une illusion de perdue. Il en sera de même, nous voulons l'espérer, avec l'illusion des meneurs. La disparition momentanée de quelques-uns des plus bruyants ne changera rien au mouvement ouvrier.

* * *

Nous avons l'avantage de posséder, dans le canton de Vaud, à la tête du Département de justice et police, un bourgeois conscient de ses intérêts de classe. En bon Vaudois, il ne s'est pas pressé. Il a laissé les cantons de Berne et de Zurich légiférer en matière de grève. Il a observé l'application de ces lois. Il a pressenti les lacunes qu'elles présentaient. Et il a pris ses mesures pour que, dans son canton à lui, aucune échappatoire ne soit possible. Il a bien supposé que l'illusion des meneurs ne tiendrait pas devant les faits. C'est à ce moment-là qu'il s'agit d'être armé contre les grévistes eux-mêmes. Ci les deux derniers articles sur la matière :

Art. 253 *bis*. — Celui qui, par injure, menace, violence ou tout autre procédé illicite, porte atteinte au libre exercice de l'industrie ou du travail, est puni par une réclusion qui ne peut excéder six mois et par une amende qui ne peut excéder 500 fr., ou par l'une de ces peines seulement.

La tentative est réprimée conformément aux art. 36 et suivants.

Le maximum de ces peines pourra être élevé d'un quart à l'égard des provocateurs des faits réprimés.

Le tout sans préjudice des peines plus graves qui seraient encourues si un autre délit a été commis.

Art. 259 *bis*. — Sont assimilés au domicile au sens du présent chapitre, les dépendances de ce domicile, les locaux et emplacements quelconques utilisés par une industrie ou un commerce.

Un des principaux facteurs de réussite d'une grève est la surveillance exercée par les grévistes pour empêcher le travail des renégats. Cette surveillance est logique. Elle découle du droit de grève. Des pays monarchiques admettent des piquets de grévistes à l'entrée des chantiers et des ateliers. Seulement, une surveillance menée énergiquement amène en peu de temps un chômage complet. C'est sans doute cette éventualité que le chef du Département vaudois de justice et police a voulu éviter avec les articles que nous venons de citer. Et il a précisé ses intentions en déclarant que le « libre exercice de l'industrie et du travail comporte de toute évidence le droit de ne pas travailler aux conditions qu'on n'accepte pas, comme le droit de travailler à des conditions que des camarades repoussent, mais que soi-même on juge acceptables ».

C'est, en d'autres termes, assurer la protection du renégat, cet être vil que des bourgeois même méprisent et que les patrons repoussent dédaigneusement après s'en être servis pendant la grève. Dans de récentes grèves, les renégats étaient armés de revolver par les patrons. Ils provoquaient les grévistes, amenaient des batteries, ce qui donnait à la police l'occasion d'arrêter ces derniers. Ceux-ci s'entendaient ensuite invariablement condamner. Il paraît que cela n'était pas suffisant. Peut-être que, en décrétant domicile privé un tas de planches entreposé par un entrepreneur quelconque ou un chantier ouvert à tous les vents, veut-on légitimer à l'avance l'acte d'un patron tirant sur des grévistes pour se défendre contre des violations de « domicile ».

A noter que, dans le canton de Berne, les infractions prévues par les articles cités plus haut sont punies de 60 jours de réclusion au maximum.

Examinons maintenant les conséquences de tout ce replâtrage judiciaire. Reconnaissons d'abord que c'est nous qui en sommes la cause. Lorsque les réformistes disent qu'avec nos excès de langage nous déchaînons la réaction, ils ont raison, parce que les excès de langage, plusieurs fois répétés, aboutissent à des actes. Toute action provoque la réaction. Nous n'avons qu'à préconiser un mouvement ouvrier sage, pondéré, progressiste, fécond en résultats « pratiques ». Nous n'avons qu'à répéter que le sabotage profite avant tout à la bourgeoisie puisqu'il lui permet de sévir contre une classe ouvrière qui n'est pas prête, le dernier ouvrier n'étant pas encore syndiqué. Nous n'avons qu'à mettre en garde la partie saine de la classe ouvrière contre les excitations à la violence des agents provocateurs. Et alors nous serons parfaitement tranquilles. La bourgeoisie ne s'avisera pas de forger des lois contre un mouvement qui ne peut que tendre à développer l'industrie nationale, la richesse de notre pays. Le meilleur moyen de ne pas provoquer une loi réprimant le sabotage, c'est encore de n'en pas parler.

Mais nous estimons que la prochaine révolution ne se fera que par la violence. Toute l'histoire est là pour nous fortifier dans cette conviction. C'est par une suite inouïe de violences que les bourgeois se sont hissés au pouvoir, et l'on veut nous faire croire qu'ils le quitteront par la persuasion, par la simple évolution des idées ou par le vote d'une majorité!

Pour employer la violence et les moyens qui en découlent il faut d'abord la pratiquer au cours de tous les conflits qui se produisent. C'est ce que la plupart des collaborateurs à la *Voix du Peuple* ont cherché à faire comprendre dans la mesure de leurs forces.

Et il n'y a pas lieu de s'étonner des précautions prises par la bourgeoisie. A situation nouvelle s'impose un régime nouveau. Lorsque, en 1832 et 1843, nos législateurs ont mis sur pied la loi sur la presse et le Code pénal, on ne parlait ni de sabotage, ni de l'expropriation, ni même de l'antimilitarisme. La bourgeoisie se contente donc de mettre son arsenal de lois en état de la défendre contre la propagation des idées subversives qui se font de plus en plus jour dans la classe ouvrière.

Comment nos juges appliqueront-ils les nouvelles dispositions que nous avons citées au cours de ces deux articles? *Cette application ne peut être que celle que les ouvriers, les producteurs, voudront.* Si la masse ouvrière ne s'émeut point, les juges frapperont lourdement. Si, au contraire, les producteurs, conscients de l'avenir, savent créer autour des procès de tendances qui se préparent une atmosphère favorable, les juges réfléchiront avant de déchaîner la tempête.

Henri BAUD.

NOTRE CARNET

Les énergumènes de l'Ordre.

A Verine (Portugal), conflit sanglant à l'occasion des élections municipales. Les conservateurs ayant tenté de disperser une réunion organisée par le candidat libéral, Dom Pelaez, les partisans de ce dernier quittèrent la salle, et une lutte terrible s'engagea dans la rue. La garde civique fut appelée. Les sommations restant sans résultat, elle tira d'abord une salve à blanc. Mais l'effet de cette décharge comminatoire fut tout autre que celui qu'on attendait, et les combattants soudain réconciliés, conservateurs et libéraux tombèrent à bras raccourcis sur la garde civique (vive l'armée!). Les gardes tirèrent alors sur la foule et vingt personnes tombèrent. Sept des blessés le sont très grièvement.

Ils vont bien les gens de l'Ordre, quand ils s'y mettent! Ils sont si parfaits pourtant.

Les vertueux de l'Ordre.

Le vice-amiral, directeur du département des chantiers à l'office impérial de la marine allemande, a donné sa démission à la suite des révélations relatives à l'administration des chantiers de Kiel.

Sa Majesté Sottise!

Un jour, le Peuple en eut assez et crut se débarrasser de la tyrannie. Vive la République! cria-t-il, et peu après : Vive Bonaparte! Bonaparte, c'était la République! Par une constitution ingénieuse, Bonaparte mit sous séquestre la liberté en ayant l'air de la respecter et tua la République en paraissant la conserver. Le Peuple, dans son ignorance, compliquée d'idolâtrie incessante, n'y vit que du bleu. Bonaparte devint Napoléon Ier. Il tient la France au secret. La France ne pense plus, elle ne parle plus que pour souhaiter la paix à voix basse et chanter à voix haute un *Te Deum*. Vive Napoléon! crie le Peuple. L'idole tombée, la Restauration recommence à régner. Vive le roi! crie le Peuple. Proscriptions, fusillades. Louis XVIII meurt, Charles X règne, puis abdique. Le duc d'Orléans est présenté au peuple comme la meilleure république et la meilleure république ramasse la couronne tombée du front de son cousin. Vive le roi! crie encore le Peuple. Puis émeute sur émeute, la conspiration succède à l'émeute, la presse est muselée, le droit d'association supprimé, le droit de réunion contesté. Quand on en est là (comme en Suisse à cette heure!) de graves événements sont en route. Louis-Philippe tomba. Vive la République! crie le Peuple... Bref, ce fut ainsi, un siècle durant, un changement de maîtres, un changement de portraits dans les cadres, jusqu'à l'actuelle République panamiste, steinheilienne, etc. La conquête du pouvoir est accomplie par les socialistes Briand, Millerand, Viviani. Le socialisme couche dans la soie, mange dans des plats d'argent, a des valets, rote au champagne. Vive le socialisme! crie le peuple, comme il cria tour à tour : Vive l'Empereur! Vive le Roi! Vive la République! Qui sait? la lassitude de l'infecte politique aidant, le Peuple criera demain : Vive Pataud! Vive Bousquet! Les secrétaires prendront la place des ministres.

Eternelle sottise! Peuple, éternel jobard... Quand te décideras-tu donc à crier : Vive Moi! ou mieux à ne rien crier du tout et à faire tes affaires toi-même, à décentraliser, à créer partout d'innombrables foyers de vie, d'activité, d'entr'aide? Quand couronneras-tu la seule souveraineté digne d'être souveraine, la seule légitimité vraiment légitime, la Souveraineté du travail? Aussi longtemps qu'on ne mettra pas le conducteur d'une locomotive au-dessus d'un Alphonse XIII ou d'un dirigeant quelconque, la civilisation aura toujours un pied dans la barbarie.

En lisant.

Selma Lagerlöf vient d'avoir le prix Nobel pour la littérature, après Sully-Prud'homme, Mommsen, Björnson, Sienkiewicz, Mistral, Carducci, etc. Nous empruntons à l'illustre suédoise l'idée d'un de ses romans qui est comme une réponse anticipée à la question récemment débattue : « Un chrétien peut-il être socialiste? » Ce roman, *Les Miracles d'Antéchrist,* est une manière d'illustration de cette lutte entre deux principes qui, depuis peu, semble annoncer la transformation complète du monde civilisé. L'un de ces principes est celui-ci : « Pensez à la vie future, puisque sur cette terre, vallée de larmes, les souffrances dépasseront en nombre, éternellement, les pauvres honteuses joies. » L'autre principe, qui est à la base de toutes nos tentatives modernes, dit : « Pensez à la vie terrestre que seule vous possédez, et ingéniez-vous à en tirer pour vous, et pour les autres, un maximum de bonheur. »

L'Ordre!

A Londres, plus de 151,000 travailleurs sont, d'après les dernières statistiques, hospitalisés.

Par contre, il y a six cent soixante-douze individus, oisifs de père en fils, qu'on nomme *lords,* qui sans rien faire jouissent de fortunes colossales et vivent dans le luxe le plus chrétien et le superflu le plus évangélique. Ces très chers frères — car nous sommes tous frères en Dieu — détiennent la plus grande partie du sol britannique. Quelques exemples : le duc de Sutherland possède 650,000 hectares de terre (l'hectare mesure 10,000 mètres carrés); le duc de Westminster n'en possède *que* 12,000, mais il a 300 hectares d'immeubles dans les quartiers les plus opulents de Londres, ce qui constitue un revenu fantastique : environ 5 millions bon an mal an; le marquis de Lansdowne et le comte de Dalhousie en possèdent chacun 70,000; les autres marquis et les comtes une moyenne de 20,000; les vicomtes et les barons une moyenne de 5000 hectares.

Que voulez-vous? Dieu le veut!

De la... poésie pour pauvres.

On connaît les logis de pauvres, les quartiers pauvres, les vêtements de pauvres, la nourriture de pauvres. Voici un échantillon de poésie pour pauvres : c'est le cantique qu'on chante, en France, dans les cercles catholiques d'ouvriers. Reniflez-moi ça!

Quand Jésus vint sur la terre
Ce fut pour y travailler; *(sic!!)*
Il voulut, touchant mystère,
Comme nous être ouvrier.

Le travail, ô divin Maître,
Est par vous transfiguré;
L'atelier, tel qu'il doit être,
Vaut mieux qu'un palais doré.

Vous avez mis votre empreinte,
O Jésus, sur nos outils;
Et vous écoutez la plainte
Du dernier des apprentis.

Nous savons que le dimanche
Le travail doit s'arrêter;
Et lorsque notre âme est blanche,
Jésus vient la visiter.

Nous prions pour la patrie,
Pour l'Eglise et pour son Chef.
Notre cœur est à Marie,
Notre cœur est à Joseph!

Voilà de la poésie pour pauvres! C'est bête à manger du foin, mais c'est assez bon pour les ouvriers, ma chère! En tout cas, il faut, en effet, que ceux qui chantent ou ânonnent ça soient bien obtus pour ne pas réfléchir et se demander, « Jésus ayant voulu être ouvrier », pourquoi ses disciples chrétiens, patrons et rentiers, ne l'imitent pas! et pourquoi encore, « l'atelier valant mieux qu'un palais doré », le pape loge dans un palais au lieu de travailler à l'atelier!

Jacques Bonhomme.

DANS LES CHEMINS DE FER FÉDÉRAUX

On a vu, au cours de nos précédents articles, que les conditions dans lesquelles travaillent les employés de cette grande entreprise d'Etat ne peuvent vraiment pas être citées en exemple. Et je crois qu'il y a peu de cheminots qui, à un moment donné, n'ont pas caressé l'espoir d'abandonner cet esclavage, même avec la perspective de retomber dans une autre forme d'exploitation sans doute, mais où la dignité de l'homme n'est pas, à chaque instant, à la merci d'un gommeux quelconque, dont le seul mérite est d'être bien coté.

Qu'on ne croie pas que c'est dans un but intéressé que j'ai fait un si noir tableau. Non, il est conforme à la réalité. Si je me suis un peu étendu sur le revers de la médaille, c'est parce que je veux prouver à mes collègues qu'ils n'ont aucune raison de se croire au-dessus de la masse des exploités de l'industrie privée. C'est encore, malheureusement, l'illusion d'un trop grand nombre de cheminots.

Il vous est sans doute arrivé à maintes reprises, ainsi qu'à moi-même, de constater combien le contrôleur, ou l'employé au guichet, a des manières différentes selon qu'il s'adresse à un ouvrier pauvrement vêtu ou à un dandy tiré à quatre épingles. Pour l'un, il est plein d'égards, de prévenances; pour l'autre, il fera tout juste ce qu'il faut — et encore! — pour ne pas être en contradiction avec le règlement.

Si, pour une infraction quelconque en cours de transport, un ouvrier italien ou un paysan à l'aspect débonnaire est remis au chef de la prochaine gare importante, son cas est vite réglé. A défaut d'acquiescement de sa part à tout ce qui lui est demandé, et surtout, ne sachant ce qu'on lui veut, s'il proteste un peu énergiquement, un signe est fait au gendarme de planton et le pauvre diable est tout simplement coffré.

Toute autre sera l'attitude des mêmes employés vis-à-vis d'un rastaquouère en ballade. A celui-ci, on fera force courbettes et même, le cas échéant, des excuses. Pareils faits dénotent une triste mentalité.

L'esprit de caste des employés ne s'arrête pas là. Certains chefs croiraient déroger s'ils se permettaient la moindre familiarité avec leurs subordonnés. Et l'on a même pu constater, dans d'importantes agglomérations de cheminots, que les femmes elles-mêmes émettent la prétention d'obliger le simple profane à reconnaître, rien qu'à son costume, le rang que leur mari occupe dans les Chemins de fer fédéraux!!

Peut-on s'étonner, après ces faits, que l'employé des C. F. F. regarde d'un œil indifférent la lutte formidable entreprise par le prolétariat du monde entier pour conquérir son émancipation intégrale? Il

serait cependant injuste de croire que, parmi cette nombreuse phalange d'employés, il ne s'en trouve pas qui soient sympathiques à la cause ouvrière. Non, il y en a, mais, hélas! ils sont bien peu nombreux. Pourquoi cela? Parce que, chez les cheminots, l'égoïsme, le « chacun pour soi » prime sur tout. On recherche trop volontiers les occasions de boire « son verre »; on fait sa petite partie de cartes; on fume beaucoup et, l'esprit satisfait, on ne veut pas se souvenir qu'il y a dans le monde tant d'ignominies à démasquer, tant de misères à supprimer. Et pourtant, même parmi eux, que d'injustices, et que d'occasions de les réprouver!

Prenons l'exemple tout récent des indemnités qui viennent d'être votées pour le renchérissement de la vie. On accorde 200 fr. à tous les employés jusqu'aux ingénieurs en chef, qui pourtant touchent déjà de 25 à 28 fr. par jour (dimanches payés), alors que cette somme est trouvée trop forte pour nos journaliers à 3 fr. 20. Pour ceux-ci, 120 francs ont été jugés suffisants, car ils n'ont pas un grand train de maison à soutenir.

Et dans la nouvelle échelle des traitements, que de criantes injustices! Qu'il me soit permis de mettre quelques chiffres sous les yeux des lecteurs :

Le traitement du secrétaire général est porté de 9000 à 10,000 fr., soit une augmentation de 1000 fr.

Le chef du contrôle central des wagons est porté de 5000 à 6600 fr. Augmentation : 1600 fr.

Le chef de la caisse des pensions de secours est porté de 7000 à 9000 fr. Augmentation : 2000 fr.

Le remplaçant de ce chef est porté de 4800 à 7200 fr. Augmentation : 2400 fr.

Le chef du bureau des réclamations est porté de 6500 à 9000 fr.

L'augmentation des « mi-gros bonnets » est moins forte. C'est ainsi que les employés de première classe, dans les services centraux, sont portés de 4500 à 4800 fr. Augmentation : 300 fr. Ceux de deuxième classe, de 3300 à 3600 fr. Augmentation : 300 fr. Quant à ceux de troisième classe, ils sont portés de 2400 à 2800 fr., soit 400 fr. d'augmentation.

On voit par là que pour ceux qui sont déjà largement payés et dont le travail est des plus agréables, on a augmenté sans lésiner. Mais les petits, ceux qui n'avaient que 1500 ou 1600 fr., on les fait passer à 1800 fr., ce qui ne fait pas même 5 fr. par jour.

De pareilles monstruosités devraient soulever d'indignation tout le personnel et mettre en branle leurs associations et leurs organes. Ah! bien oui! Seules quelques voix osent se faire entendre. Trop faibles, isolées, elles ne réussissent pas à soulever la masse et le silence règne sur une injustice de plus.

Et, comble de tristesse, on a vu après cela des assemblées de protestation comme celle de Zurich voter dernièrement des remerciements et affirmer leur confiance inébranlable aux patrons imprimeurs, aux avocats et aux fonctionnaires supérieurs qui dirigent nos associations professionnelles. *Un cheminot révolutionnaire.*

DEMANDEZ

L'Almanach du Travailleur

POUR 1910

Dépopulation

En France, la natalité diminue dans des proportions bien faites pour émouvoir la bourgeoisie. L'autre jour, à la tribune de la Chambre, le député nationaliste Gauthier de Clagny a déclaré, selon des chiffres dont il a garanti la parfaite exactitude, que, si la dépopulation poursuit sa marche dans les proportions actuelles, dans une cinquantaine d'années, il ne sera plus possible, aux exploiteurs, de trouver de la chair à travail et, à l'Etat, des contribuables taillables à merci. Il va sans dire que M. Gauthier de Clagny s'est bien gardé d'aller au fond de la question de la dépopulation et d'en rechercher les causes réelles, ce qui l'aurait amené à dresser un réquisitoire contre la société actuelle. Pour lui, la dépopulation règne où l'idée religieuse décroît. N'est-ce pas dans les départements foncièrement religieux que la natalité conserve une norme régulière ou progressive? Cependant, il a bien voulu reconnaître que le populo comprend de plus en plus les dangers des grandes familles, et il attribue cela à la propagande inlassable du néo-malthusianisme, contre lequel les poursuites ordonnées il y a deux ans n'ont pas donné les résultats désirés par leurs auteurs.

M. Gauthier voit le remède à cette regrettable situation, dans la création de nouvelles lois, plus sévères que celles existant actuellement.

C'est toujours avec des expédients de ce genre que les bourgeois croient résoudre les problèmes importants qui retiennent l'attention du monde travailleur. Ils ne veulent absolument pas se rendre compte que le prolétariat aspire à un mieux-être positif autre que celui contenu dans les discours des banquets de gymnastique ou de tir, ou encore dans les proclamations électorales, par lesquels il a été assez dupé. Et pour obtenir ce mieux-être, l'ouvrier sait qu'il devra lutter toujours plus opiniâtrément contre ceux qui prétendent l'asservir indéfiniment, et qu'il doit limiter ses charges de famille au strict minimum s'il veut combattre avec chances de vaincre. Et ce n'est pas un article de loi qui peut arrêter une idée en marche. A. L.

DANS LES ORGANISATIONS

LA TOUR-DE-PEILZ

Un cynique bourgeois habitant une des nombreuses villas des environs de la Tour-de-Peilz a célébré la fête de Noël d'une façon qui n'est pas ordinaire. Ce particulier ventru possède une dizaine de chiens. Il leur a tout simplement offert un magnifique arbre de Noël, somptueusement garni de saucisses, de tranches de filet, faux-filet, beefsteack et autres friandises fort appréciées de la gent canine. Rien n'y manquait.

A l'issue de la cérémonie, en dépouillant l'arbre, chaque cabot eut sa large part, tant et si bien que la bonne a dû passer le reste de la nuit à les soigner.

Et dire que le dégoûtant personnage qui insulte ainsi à la misère du prolétaire change de domestique à peu près tous les quinze jours! Réservant tout pour ses affreux cabots, il laisse cuisinière et bonne crever de faim, à tel point qu'elles doivent prélever sur leur salaire de quoi s'acheter des compléments de nourriture.

Travailleurs! Voilà à quel degré de criminel gâtisme sont tombés ceux qui nous exploitent. Ils ne savent plus à quelles bêtises employer leur temps. Semons autour de nous, sans relâche, la haine du riche, la haine de l'oisif, la haine du parasite. Et nous en finirons un jour avec les maux dont nous souffrons par leur faute.

GENEVE

Les socialistes parlementaires ont fait quelque bruit autour d'une loi d'assurance contre le chômage, récemment adoptée, sur leur proposition, par le Grand Conseil genevois. Cette loi consiste à subventionner les caisses de chômage des syndicats ouvriers, à la condition que ceux-ci s'inscrivent au Registre du commerce, déposent un exemplaire de leurs statuts et présentent les comptes de leur service de chômage.

La plupart des journaux corporatifs ont parlé avec éloges de la nouvelle loi. Le *Gutenberg*, laissant supposer que l'Etat, en vertu de cette loi, subventionnerait les victimes des lock-outs, concluait, sous le titre suggestif de : *Ne refusons pas la manne de l'Etat,* qu' « il serait vraiment regrettable que la loi genevoise... soit repoussée par les ouvriers avant d'en avoir tenté l'essai ».

Ce vœu a été entendu. Dans sa dernière assemblée, la Section des typographes de Genève a refusé, à la presque unanimité des voix, le cadeau du Grand Conseil genevois.

VEVEY

Deux assemblées à signaler et à recommander :

La première a lieu le samedi 15 janvier, à 8 heures et demie du soir, à l'Hôtel de l'Ours, et concerne spécialement les menuisiers, machinistes, poseurs, etc.; il s'agit de reconstituer le syndicat, et tous les intéressés, sans exception, se feront un devoir d'y assister.

La seconde est celle de l'Union ouvrière; elle est fixée au mardi 18 janvier, à 8 heures et demie du soir, et aura lieu au premier étage du café du Lac. A l'ordre du jour de cette assemblée générale figure, entre autres, le rapport sur les comptes du Magasin communiste pour 1909. Cette œuvre intéressant tous les ouvriers, et surtout les ouvrières, le comité de l'Union ouvrière compte sur une participation nombreuse.

* * *

Serions-nous à la veille d'un réveil de la classe ouvrière veveysanne? Les manœuvres et maçons viennent de reconstituer leur syndicat. Evidemment, vu la saison d'hiver, peu nombreux sont les adhérents, mais ceux-ci ont bon espoir de voir leur nombre augmenter au printemps prochain. Malheureusement l'industrie du bâtiment, à Vevey, est dans un marasme complet. Et pendant que les ouvriers se serrent la ceinture, les exploiteurs vivent quand même bien. Toujours le travail est récompensé! S. C.

* * *

On a pu lire, dans la *Feuille d'avis de Vevey* du 24 décembre dernier, l'annonce suivante :

AUX SANS-TRAVAIL. — La Municipalité informe les ouvriers sans travail qui seraient disposés à sortir des pierres du lit de la Veveyse pour les casser et en faire du gravier de chaussée, qu'ils peuvent se faire inscrire au Bureau des travaux.

A l'époque où cette annonce a paru, la Veveyse, grossie par les pluies et par la fonte des neiges, était absolument inabordable.

Est-ce que Jomini-la-Nique, von der Aa & C° auraient voulu faire ce turbin, par un temps de chien comme il faisait? Il est vrai qu'ils n'appartiennent pas à la corporation des sans-travail.

C'est tout ce que l'Ordre peut nous offrir pour soulager l'atroce misère produite par un chômage prolongé.

LAUSANNE

Comme nous l'avons déjà annoncé, les leçons de l'Ecole libre ont lieu régulièrement tous les dimanches matin, de 10 heures et demie à 11 heures et demie. Tous les enfants, garçons et filles, de 6 à 12 ans, y sont cordialement invités et y suivront un enseignement fait dans leur intérêt et dans l'intérêt du peuple. Dimanche 16 janvier, leçon instructive et amusante avec projections lumineuses. Que les ouvriers envoient leurs gosses pour leur « décrasser quelque peu les boyaux de la tête », ainsi que le disait le Père Peinard.

MONTREUX

Le mardi 25 janvier aura lieu, dans la grande salle de la Couronne, l'assemblée plénière de l'Union ouvrière. On y discutera, entre autres, le rapport du délégué au congrès antimilitariste de Bienne.

Il faut espérer que nombreux seront les ouvriers de Montreux qui assisteront à cette assemblée. Soyons francs et reconnaissons qu'un grand relâchement se manifeste dans nos rangs. Les ouvriers semblent préférer s'abrutir chez les bistrots plutôt que de s'instruire en vue de préparer leur émancipation. Il est vrai que les conditions économiques de la place sont pires que ces années passées. Aussi, ceux qui ont tant soi peu de famille courbent la tête sous l'exploitation, crainte de perdre leur place. Le patron est insolent, dame! quand c'est la crise.

Ce n'est pas une raison pour se relâcher. Il s'agit, au contraire, de mener la lutte avec plus de vigueur que jamais. Le patron profite du moindre arrêt dans notre action syndicale pour reprendre sournoisement ce qu'il a dû céder. A nous de ne pas nous laisser faire et travaillons énergiquement à l'avènement de la société nouvelle. J.

AVEUX

Quant aux minorités, en ce qui concerne les socialistes, il est préférable de les avoir dans les conseils plutôt que dehors. Dehors, ils grandissent; dedans, aux prises avec les réalités de l'administration, ils perdent de leur cohésion et de leur influence sur les masses. *A. BONNARD,*
député.

(Discours au Grand Conseil vaudois, le 24 février 1908, à propos de la Représentation proportionnelle.)

UN BEL EXEMPLE

Dans la lutte qui se poursuit actuellement entre la classe ouvrière et la *Tribune de Genève*, on assiste à bien des surprises.

On voit, comme toujours, ceux qui sont au monde parce qu'il y a de la place et qui, engloutis dans l'apathie et dans l'indifférence, ne s'occupent de rien, ne voient rien et traînent leur vie, si on peut appeler vie une pareille végétation maladive, à la façon des ombres. D'autres voudraient bien suivre l'exemple des premiers et ne pas s'en mêler; mais ils sont trop connus; ils se sont, à plusieurs reprises, déclarés les amis du prolétariat. Ils sont donc obligés de prendre position. Alors, on les voit se remuer à contre-cœur, frapper l'adversaire d'une main et le caresser de l'autre. On les voit faire des efforts subtils et ingénieux pour arriver à servir Dieu et Mammon, pour satisfaire tout le monde et soi-même en premier lieu.

D'autres enfin, les convaincus, les dévoués, les sincères, épousent ouvertement la noble cause des typos jetés sur le pavé. Ils se solidarisent de grand cœur avec les opprimés, négligent leur personnalité pour mettre au premier plan, malgré tout et contre tout, l'intérêt général de la classe ouvrière et la lutte de principe qui est engagée.

La première catégorie est un ramassis de pauvres hères plus malheureux que coupables. Ils ont des yeux pour ne pas voir et méritent tout au plus notre pitié.

Les seconds, au contraire, ne sont pas aveugles et doivent attirer davantage notre attention.

Mieux qu'une longue démonstration, deux faits typiques suffiront pour mettre en évidence la couardise et l'hypocrisie des uns, la franchise et la noblesse d'âme des autres.

A Genève, une grosse nuque du socialisme électoral se servait de la *Tribune* pour la réclame de sa profession. Arrive le boycott, et voilà notre homme dans un joli embarras. S'éloigner du journal le plus répandu du canton parce que le plus stupide, ne lui sourit guère. Se ficher des ouvriers en méconnaissant leurs décisions, c'est autrement compromettant. Il choisit donc le moindre mal et suspend ses annonces dans la feuille des renégats. Il espérait sans doute faire un beau geste à bon marché, croyant que le boycott ne durerait pas trop longtemps. Voyant cependant que les semaines passaient et qu'aucune solution n'avait l'air d'intervenir, sa patience s'épuisa. Décidément ses intérêts commençaient à en souffrir et les partisans du boycott devenaient trop exigeants en prolongeant comme à plaisir le conflit. Ayant donné un coup d'œil autour de lui, il mit résolument en poche le drapeau de la solidarité ouvrière, se fâcha et prit le chemin de la rue Bartholoni pour confier à la publicité du journal ennemi du peuple ses insertions de jadis. Sa conscience était tranquille. Il avait marché pendant quelque temps avec les ouvriers typos, il lui était bien permis, après cela, de marcher avec les patrons. Après tout, était-ce de sa faute si les premiers ne voulaient pas céder?

A Lausanne, un pauvre manœuvre en bâtiment, gagnant à peine 50 centimes à l'heure quand il a la chance de trouver un exploiteur, voulut, lui aussi, faire quelque chose pour aider à combattre la *Tribune de Genève.* Il est veuf et a deux petits enfants à élever, dont l'aîné a une main estropiée, ce qui nécessita un séjour prolongé et coûteux à l'Hospice de l'enfance.

Comment faire pour coopérer au boycott? Il ne peut être question, pour lui, de ne plus acheter la *Tribune,* car il n'a jamais pu se payer le luxe d'un journal bourgeois. C'est à peine s'il est abonné à la *Voix du Peuple.*

Pourtant, il a grande envie de faire quelque chose de pratique, de démontrer par un acte sa solidarité envers les typos en lutte. L'occasion va bientôt se présenter. Il va un dimanche trouver ses enfants dans le ménage où ils sont en pension. Voyant traîner sur la table la *Tribune de Genève,* il explique calmement aux gardiens de ses gosses, des ouvriers aussi, le devoir, pour chaque travailleur honnête, de boycotter ledit journal.

Malheureusement il a affaire avec des inconscients qui ne font aucun cas de ses paroles, et, le dimanche suivant, il retrouve la *Tribune* à la même place. Que fait alors le brave ouvrier? Ni une, ni deux, il prend ses enfants et va les mettre en pension ailleurs, où il doit payer plus cher. Peut-être sera-t-il forcé de manger un peu moins lui-même pour pouvoir entretenir les petits. Il le sait, mais l'obstacle ne l'effraie point. Il fait son devoir de travailleur conscient; le reste lui importe peu.

Mettez, en présence de ce prolétaire obscur, le député socialiste de Genève, et jugez! J. DEVINCENTI.

EN ARRIÈRE

Quelques mots sur le mouvement socialiste dans le Jura

Nous avons vu, dans le précédent article, comment les fondateurs de l'Internationale comprenaient le socialisme.

Jetons aujourd'hui un coup d'œil sur le mouvement syndicaliste à l'époque où la méthode réformiste triomphait sans réserve, ou plutôt à l'époque où l'on avait laissé complètement de côté la possibilité d'une grève générale expropriatrice et où les hommes *pratiques* avaient la direction du mouvement dans le Jura. C'est dans les années 1890-1900. Le parlementarisme, qui aurait eu une certaine vogue du vivant de Coullery et de Biolley — ceux-ci ayant réussi à donner à cette illusion un caractère assez attrayant — perd de sa valeur après la mort de ces deux chefs politiciens.

Cette fois, les hommes *pratiques* ont la route libre.

Certes, nous ne pensons pas que Coullery et Biolley aient été des socialistes au vrai sens du mot. L'un et l'autre ont passé leur vie à élaborer des lois qui, comme la plupart des lois pour ne pas dire toutes, ont été le miroir où les pauvres allouettes sont allées se casser la tête. Mais il y avait quand même chez ces deux hommes une part d'idéalisme que les hommes *pratiques* n'ont jamais eue.

Ces hommes pratiques partaient de ce point de vue passablement égoïste et antisocialiste qui peut se résumer comme suit :

« Nous allons, disaient-ils, en finir avec les grandes phrases. Nous voulons, une fois, faire un travail qui nous donne une amélioration réelle. Il nous suffira, pour cela, d'empêcher, dans une grande mesure l'entrée dans les ateliers de nouveaux apprentis et, ensuite, de réduire les heures de façon à pouvoir, en raréfiant ainsi la main-d'œuvre, facilement faire augmenter nos salaires. »

Il est évident qu'au point de vue réformiste, et surtout au début de la formation des syndicats, cette méthode était efficace.

Le gain journalier devait s'élever, tout au moins jusqu'au jour où les autres syndicats, ayant suivi l'exemple, la vie ait renchéri et le chômage augmenté au point de rendre illusoire ce relèvement des salaires.

Mais cette tactique n'aurait été que peu dangereuse si elle n'avait pas formé une mentalité de valet chez les dirigeants syndicalistes de cette époque. Nous avons sous les yeux des procès-verbaux de congrès mixtes (car il va sans dire qu'à cette époque les syndicats étaient mixtes : c'était la fameuse marche la main dans la main avec les patrons), des procès-verbaux, dis-je, qui sont édifiants sur cette époque où le Guillaume Perret dont parle un correspondant de la *Voix* faisait bénir la bannière du syndicat à l'église du Locle!!

Voici, à titre de document, ce qu'on peut lire dans un procès-verbal de cette époque :

« Nous demandons (les patrons) que le congrès mixte statue en principe sur les trois questions suivantes :

« 1. Acceptation de l'arbitrage industriel pour toutes les questions qui peuvent nous diviser.

« 2. Rétablissement des apprentissages.

« 3. Régularisation des suites d'ateliers à prendre.

« Nous espérons que l'organisation ouvrière restera dans les dispositions conciliantes qu'elle nous a démontrées depuis quatre ans et qu'elle voudra bien considérer que, dans notre pays de discussions libres, la force ne doit jamais primer le droit. Nous ne nous dissimulons pas, étant donnée la mauvaise organisation patronale, que l'organisation ouvrière pourrait imposer ses volontés jusqu'à un certain point; mais elle ne doit pas oublier que toute injustice se venge par elle-même.

« Il ne faut pas que nous arrivions à un état de paix armée. Pour les deux parties, les concessions mutuelles, qui peuvent paraître exagérées momentanément, porteront de bons fruits. »

Ensuite le président ouvrier clos la séance en remerciant les délégués pour l'attitude correcte et respectueuse qu'ils ont observée pendant les discussions et constate une fois encore que c'est sur la base d'une entente réciproque que se fait le meilleur travail.

Et voilà! là-dessus, on tirait la ficelle et on se quittait après un bon coup de figure. Comme chant syndicaliste, on entonnait alors un chœur qui se terminait à peu près ainsi :

Salut, bannière fédérale,
Noble étendard de liberté!!
De liberté!
Je voudrais qu'on te plantât
Sur mon tombeau!

Eh! les hervéistes!!! C. R.

Questions de propagande

Un amoncellement d'ancienne copie nous a forcés, jusqu'à ce jour, de renvoyer la publication de notre enquête sur l'antimilitarisme en Suisse. Les camarades qui se sont donnés la peine de répondre ne perdent cependant rien pour attendre. Tout ce qu'on nous a envoyé sera utilisé. Un rapport fort intéressant a déjà pu être fait au congrès antimilitariste de Bienne. Maintenant que la Voix du Peuple *est d'un beau format, la besogne arriérée va être mise à jour et l'enquête publiée. Nous commencerons dès la semaine prochaine.*

* * *

Nous pouvons de même annoncer aux camarades et à tous ceux que cela intéresse que la brochure sur Centralisme et Fédéralisme *est sur pied. Elle sera imprimée incessamment. Voici le sommaire de cette publication :*

AVANT-PROPOS

Première partie : Centralisme.

I. La centralisation dans l'histoire.
II. La centralisation dans le mouvement prolétarien.
III. Les fonctionnaires.
IV. L'erreur des caisses centrales.

Seconde partie : Fédéralisme.

I. Le fédéralisme dans l'histoire.
II. Le fédéralisme dans la vie.
III. Le fédéralisme dans le mouvement prolétarien.
IV. Essai sur le fédéralisme syndical.

CONCLUSIONS

Voulant faire un travail un peu complet, nous nous sommes étendus plus que nous ne l'aurions voulu et la brochure, très forte, ne pourra pas être livrée à moins de vingt centimes. Mais elle sera sûrement des plus instructives et, entre les mains des révolutionnaires, un excellent moyen de propagande. Onze cents exemplaires sont déjà souscrits. Qu'on nous informe si l'on est d'accord de marcher ainsi et si l'on désire souscrire de nouveaux exemplaires. Se hâter afin que le tirage puisse être fixé définitivement.

LE VIEUX CHEVAL

La matinée était calme et claire; le troupeau des chevaux fut emmené aux champs. Le vieux cheval malade, Kholstomer, resta à l'écurie. Un homme étrange survint, maigre, bronzé, sale, dans un caftan taché de noir. C'était l'équarrisseur. Il prit la bride du cheval, sans le regarder, et partit. Kholstomer suivit tranquillement, sans se retourner, traînant comme toujours ses jambes, et, de son derrière, frôlant la paille au passage.

Une fois sorti de la porte cochère, le cheval tendit sa tête vers le puits; mais l'équarrisseur le tira par la bride, en disant :

— Ce n'est pas la peine.

L'équarrisseur et Vaska, le cocher, qui les suivait, arrivèrent à une éclaircie, derrière le hangar de briques, et, comme si cet emplacement ordinaire leur eût présenté un intérêt extraordinaire, ils s'y arrêtèrent. L'équarrisseur donnant la bride à Vaska, ôta son caftan, retroussa ses manches, puis retira de la tige de ses bottes un couteau et une pierre à aiguiser.

Le cheval tendit sa tête vers la bride qu'il voulait mordiller pour se désennuyer, mais il ne put l'atteindre. Il poussa un soupir et ferma les yeux. Il laissa pendre sa lèvre, découvrit ses dents jaunes et usées, et s'assoupit, bercé par le bruit du couteau qu'on aiguisait. Seule sa jambe malade et engourdie tremblotait.

Tout à coup, il se sentit empoigner et relever la tête. Il ouvrit les yeux. Deux chiens étaient devant lui : l'un flairait du côté de l'équarrisseur, le second considérait le cheval, comme le principal acteur de ce qui allait se passer; Kholstomer, en les regardant, se mit à frotter de la joue la main qui le tenait.

« C'est pour me guérir, sans doute », pensait-il. « Soit! »

Et, en effet, il sentit qu'on lui faisait quelque chose à la gorge. Cela lui fit mal : il tressaillit, fléchit la jambe, mais se retint et attendit ce qui allait s'ensuivre... Ce qui s'ensuivit, ce fut un liquide coulant à flot sur sa gorge et sur son poitrail. Un soupir lui souleva les flancs et il se sentit soulagé, très soulagé...

Soulagé de tout le fardeau de sa vie!

Il referma les paupières et laissa aller sa tête : personne ne la retint. Puis ses jambes tremblèrent, tout son corps chancela; ce qu'il éprouvait, c'était plutôt l'étonnement que la peur...

Tout lui semblait si insolite! Il s'étonna, voulut s'élancer en avant, en haut... Mais, au lieu de cela, ses jambes, remuant sur place, s'embarrassèrent; il se sentit tomber sur le flanc; il voulut faire un pas, mais il s'abattit sur son poitrail et sur son flanc gauche.

L'équarrisseur attendit la fin des convulsions, écarta les chiens qui voulaient s'approcher; puis saisit le cheval par les jambes, le retourna sur le dos, et, disant à Vaska de le tenir, procéda à l'équarrissage.

— C'était tout de même un cheval! murmura le cocher.

— S'il était plus gras, disait l'équarrisseur, sa peau serait meilleure.

* * *

Le soir, passa là-haut le troupeau de chevaux, et ceux de l'aile gauche virent en bas quelque chose de rouge, et, tout près, des chiens qui bougeaient et des milans qui voletaient. Un chien, ses deux pattes appliquées sur la charogne, arrachait avec bruit, en secouant furieusement sa tête, ce que ses crocs avaient saisi. Une pouliche s'arrêta, tendit la tête et le cou; longtemps elle flaira l'air. On eut peine à la chasser de là.

A l'aube, dans un ravin de la vieille forêt, des louveteaux hurlaient joyeusement. Ils étaient cinq, quatre d'une taille à peu près égale, et un tout petit avec une tête plus grosse que le corps. La louve, maigre, en train de muer, traînait son ventre plein, dont les mamelles pendaient jusqu'à terre, sortit d'un hallier et vint s'asseoir près de ses louveteaux. Ceux-ci formèrent le demi-cercle devant elle; elle alla au plus petit, baissa la queue, et, inclinant son museau vers le sol, fit quelques mouvements convulsifs; elle ouvrit sa gueule hérissée de dents, puis, d'un dernier effort, cracha un grand lambeau de cheval.

Les grands louveteaux allaient sauter dessus; mais elle les contint d'un geste menaçant, et donna tout au petit. Le petit, comme en colère, saisit en grondant la chair sous lui et se mit à dévorer. De la même façon, la louve en cracha pour le second, le troisième, et ainsi de suite pour tous les cinq. Alors seulement elle s'étendit auprès d'eux pour se reposer.

Huit jours après, derrière le hangar en briques, il ne restait plus que le crâne et les deux humérus; le surplus avait disparu. Vers l'été, le moujik qui ramasse les os pour les raffineurs emporta les humérus avec le crâne, qui trouvèrent, eux aussi, leur emploi.

* * *

Le corps mort de Serpoukhovsky (l'ancien maître du cheval) qui marchait dans le monde et mangeait et buvait, fut mis en terre beaucoup plus tard. Ni sa peau, ni sa chair, ni ses os ne servirent à rien.

Comme ce corps mort, qui marchait dans le monde, avait vingt ans durant, pesé lourdement sur les autres, ainsi son trépas même ne fut qu'une charge de plus. Depuis longtemps il n'était plus utile, depuis longtemps il gênait tout le monde. Et cependant « les morts » qui enterrent les morts ont jugé nécessaire de passer à ce corps un bel uniforme et de belles bottes, de l'étendre dans une bonne bière toute neuve avec des flots aux quatre coins, de placer cette bière neuve dans un autre cercueil en plomb, de le transporter à Moscou; et là, de fouiller les vieux ossements pour enfuir au beau milieu ce corps pourri, mangé aux vers dans l'uniforme neuf et les bottes cirées, et recouvrir le tout de terre.

Léon Tolstoï.

AUX CAMARADES

A tous ceux qui nous feront parvenir trois abonnés d'un an à la Voix du Peuple, *nous expédierons gratuitement, franco, l'intéressant volume de G. Lefrançais :* Souvenirs d'un Révolutionnaire *(600 pages, se vendant 3 fr. 25 en librairie).*

Nous engageons vivement tous les camarades à profiter de cette occasion d'aider au journal tout en augmentant leur bibliothèque d'un livre très instructif.

C'est grâce à un don d'un ami de notre journal que nous pouvons offrir ce livre à de telles conditions. Aussitôt les trois abonnements d'un an encaissés, nous expédierons le volume.

Nous tenons à la disposition de tous des cartes d'abonnement qu'il suffit de remplir et de jeter à la poste, affranchies de 2 centimes. Indiquer sur ces cartes le bénéficiaire de la prime.

INCONSCIENCE

Le 1er janvier de cette année est entré en fonctions le nouveau rédacteur du *Gutenberg*, l'organe officiel des typographes de la Suisse romande. Aussi le dernier numéro du *Gutenberg* contient divers articles dans lesquels le nouveau rédacteur expose sa conception du mouvement syndical. Nous citons *textuellement* quelques extraits :

...Adversaire résolu des aventures dans lesquelles certains confrères veulent engager la fédération, j'ai accepté d'être le candidat de la neutralité syndicale et d'un mouvement ouvrier sain et progressiste au sens réel du mot...

...Le syndicat n'est pas un groupement d'idées, mais d'intérêts. Il ne doit pas demander à ses membres quelles opinions religieuses ils professent; il doit ignorer les préoccupations politiques de ses adhérents. Quand le moment est venu de marcher de l'avant, tous doivent pouvoir faire leur devoir sans arrière-pensée. Ils ne le peuvent qu'à la condition de rester sur le terrain professionnel.

...Nous ne disons pas que les questions de transformation de la société ne doivent pas être étudiées par les travailleurs. Les groupements d'idées, les partis politiques accueilleront avec plaisir tous ceux qui voudront s'y rallier.

D'autre part, voici un extrait de la déclaration de principe de la *Corporation suisse des imprimeurs*, organisation qui revendique carrément le drapeau jaune et qui lutte, avec l'appui financier des patrons, contre les fédérations typographiques de la Suisse allemande et romande. Nous tirons cet extrait du *Journal suisse des maîtres imprimeurs*, pages 316 et 317 :

Le but... de la Corporation suisse des imprimeurs... est de sauvegarder et de chercher à améliorer la situation professionnelle de ses membres.

Libre de toute influence confessionnelle ou politique quelconque, la nouvelle organisation cherche à collaborer de tout son pouvoir au relèvement de l'industrie du livre, d'une façon correspondant au développement continu du commerce et de l'industrie en général; la corporation veut pouvoir assurer à ses membres une situation dans la société humaine en rapport avec l'organisation actuelle de l'existence.

La tendance de la corporation est donc nettement progressiste...

La Corporation suisse des imprimeurs est donc neutre de toute couleur politique, et c'est ce qui la distingue des syndicats ouvriers, qui sont tombés au contraire dans la politique militante socialiste.

...La corporation veut chercher la solution pacifique des intérêts professionnels de ses membres. Elle laisse la solution de la question sociale proprement dite à la politique de parti, à laquelle tout citoyen doit prendre part bon gré mal gré, et selon ses convictions personnelles.

Cette profession de foi jaune est contresignée par M. Jacot, le chef d'atelier de l'imprimerie Attinger frères à Neuchâtel, président de la section jaune de Neuchâtel et protagoniste de la jaunisse typographique en Suisse.

Résumons :

Comme le rédacteur du *Gutenberg*, les initiateurs de la jaunisse veulent un mouvement ouvrier *progressiste.*

Comme le rédacteur du *Gutenberg*, les meneurs de l'organisation jaune ne veulent pas que les syndicats ouvriers deviennent des groupements d'idées, mais restent strictement des *groupements d'intérêts professionnels.*

Comme le rédacteur du *Gutenberg*, les jaunes laissent la solution de la question sociale aux « partis politiques ».

Ceci établi, nul doute que le typographe syndiqué qui rédige le *Gutenberg* va crier à la calomnie en lisant ces lignes. Il nous accusera de dénaturer ses idées, de tronquer son texte, d'extraire jésuitiquement de ses articles ce qui peut être extrait contre lui. Nous avons déjà entendu, à propos de démonstrations identiques, les mêmes protestations. Elles ne changeront rien aux textes *scrupuleusement* exacts que nous avons cités.

D'ailleurs, loin de nous l'idée que le rédacteur du *Gutenberg* et tous ceux dont nous avons démontré l'inconséquence des principes soient des jaunes. Nous sommes persuadés, au contraire, que, en temps de grève, ils feront leur devoir de syndiqué comme nous, aussi bien que nous. Mais notre but, en donnant aux inconscients l'occasion de comparer leurs écrits avec ceux des pires ennemis de la classe ouvrière, est de leur démontrer irréfutablement à quoi aboutissent leurs théories paix-sociale. La peur du mot *anarchiste* leur fait repousser avec horreur l'action directe, le sabotage, l'antimilitarisme, l'antipatriotisme, la limitation des naissances, bref, tout mouvement nettement dirigé contre la bourgeoisie.

Sous le fallacieux prétexte de ne pas diviser la classe ouvrière, les réformistes en sont venus à s'opposer à toute action énergique.

Il ne faut pas dénoncer l'influence néfaste de la religion pour ne pas éloigner du syndicat les ouvriers qui croient encore en Dieu. Il ne faut pas discuter de l'antimilitarisme pour conserver dans nos rangs les ouvriers qui ont un grade dans notre armée de milices et les quelques patriotes qui sont encore avec nous. Il ne faut rien dire de la limitation des naissances par peur de porter atteinte à la pudeur de tel ou tel camarade.

Bref, pour conserver tous les éléments dans le syndicat, il ne faut rien faire dans un sens révolutionnaire. Eh bien! nous ne voulons pas de ce syndicalisme « neutre ». Un syndicat ouvrier ne peut avoir qu'un but révolutionnaire. S'il n'a pas ce but franchement révolutionnaire, il se transforme petit à petit en un organisme tellement neutralisé, tellement limité dans son champ d'action, qu'il n'offre presque plus de différence avec les syndicats jaunes.

Il n'est pas question d'imposer nos conceptions à qui que ce soit. Nous voulons simplement que, dans les syndicats, nous puissions discuter librement de *tous* les moyens propres, selon nous, à hâter la suppression du patronat, le but de tous les syndicats ouvriers rouges.

Henri Baud.

Comme quoi ce qui se compte le mieux n'est pas toujours ce qui compte le plus

Les socialistes « scientifiques » sont de savants manieurs de chiffres et l'on serait fort mal venu à mettre en doute la « science » de gens qui savent si bien compter. Leurs statistiques sont des modèles du genre. Il s'y glisse bien, parfois, entre les chiffres, quelque insinuation. Mais c'est dans le but, tout à fait louable, de rendre plus convaincante la conclusion. Cette conclusion se résout invariablement en ces étalages de nombres qui font ressembler les feuilles social-démocrates à des bulletins financiers. C'est elle qui consolide les dogmes sur lesquels est accroupie la théorie « scientifique » du socialisme. Car, bien entendu, la conclusion est toujours en faveur de ceux qui la tirent. Si, malgré l'« arrangement » des chiffres, elle n'apparaît pas comme favorable, il reste encore la ressource de ne parler à personne de la statistique.

A propos de la grande grève partielle de Suède — grève générale est un terme inexact pour un mouvement duquel on a *volontairement* exclu les services publics, les plus importants facteurs, ceux qui détermineront le succès de la grève générale expropriatrice, la seule qui ne soit pas une duperie — nos « savants », bouclant les comptes, constatent que les pays scandinaves et germaniques ont versé d'importantes sommes, ce qui est vrai, et que les pays latins et anglo-saxons n'ont pas versé beaucoup, ce qui est également vrai. Jusque là, rien d'extraordinaire, mais voici l'inévitable insinuation : « Dans ces pays (latins et anglo-saxons), on ne sait pas encore ce qu'est la solidarité internationale effective. »

En se cantonnant sur ce terrain, on pourrait plaider pour ces pays les circonstances atténuantes. Mais il y a meilleure besogne. Il y a à dresser une autre statistique, une statistique sans chiffres celle-là — nous ne sommes pas des « scientifiques », nous. Et je ne mettrai pas les social-démocrates au défi de la mener à bien : ils en sont incapables. En effet, malgré ou à cause de toute leur « science », il est des choses qu'ils sont dans l'impossibilité de comprendre. Au nombre d'icelles se trouve ce qu'ils appellent dédaigneusement *idéalismus.*

Qu'est-ce que l'idéalisme? Cela peut-il s'inventorier, s'exprimer en chiffres, se condenser en une statistique de laquelle on déduira que l'on a raison? Non. Donc, c'est de l'impalpable, de l'intangible; en un mot, ce n'est rien.

Je voudrais démontrer aux travailleurs — mais pas aux fonctionnaires qui ne peuvent « palper » que leurs appointements — pourquoi, en fait de solidarité internationale, les peuples latins ne sont pas aussi arriérés qu'on veut le leur faire croire. Si l'on compare leur attitude avec celle du peuple allemand, au moment des tragiques événements de Barcelone, on peut constater qu'au moment où les comités directeurs envoyaient aux camarades suédois de l'argent, autant perçu par contrainte que versé par principe, par nombre d'organisés malgré eux, les prolétaires de toute l'Italie abandonnaient le travail, payaient de leur personne en même temps que de leur poche pour affirmer leur solidarité. Par les manifestations sanglantes de Paris et d'autres villes françaises, on peut se rendre compte de la solidarité effective des travailleurs de ce pays. A signaler aussi l'Amérique du Sud, pays où domine l'élément latin, où l'on proclama la grève générale en plusieurs endroits.

Que fit-on en Allemagne? On ne fit rien. Cela aurait pu être dangereux pour l'esprit de discipline de convier les ouvriers à manifester leur indignation dans la rue.

Et à l'occasion du voyage du tsar rouge, en Italie, en France, et même en Angleterre, il se fit une campagne de protestation qu'on eût vainement attendue de la part des trois millions et quelques électeurs social-démocrates d'Allemagne. Il s'agissait pourtant de s'affirmer solidaire du malheureux peuple russe.

Mais j'y pense, dans l'empire marxiste, n'a-t-on pas décidé qu'il ne fallait pas trop insister sur la nécessité de chômer le Premier-Mai? Serait-ce le salaire de cette journée, où tant de ces « conscients » se comportèrent en renégats de la solidarité internationale, qui aurait été envoyé en Suède? En ce cas, ce n'aura été qu'une juste restitution et il faut du toupet pour s'en vanter.

Il n'en est pas moins vrai que nos camarades les travailleurs allemands nous croient très en retard, trompés qu'ils sont par leurs dirigeants. Ceux-ci, qui se proclament infaillibles, qui vous toisent avec cette suffisance propre aux ganaches, sont les ennemis de la véritable solidarité. Par leurs exécrables procédés, ils empêchent les ouvriers de se connaître et par conséquent de s'aider. Comme les jésuites, ils aspirent à « dominer le monde ». Ils ont pour maxime : « Prolétaires de tous pays, obéissez-nous. » C'est parce qu'ils craignent que leurs fidèles ouailles puisent un enseignement chez les hérétiques, qu'ils nous discréditent avec cette méthode que Basile leur eût enviée.

Mais ayons confiance. L'avenir ne saurait donner raison à l'imposture. Chaque heure qui passe, en montrant sa déchéance, hâte le triomphe de la vérité.

Emile Rivailles.

Jésuites catholiques et Jésuites protestants

Le Syndicat mixte de Vernier avait décidé d'offrir un arbre aux familles, le jour de Noël. Le plus large accueil était réservé à tout le monde. Ça ne faisait pas l'affaire du curé qui venait précisément de chasser du catéchisme quelques enfants coupables d'être allé à l'arbre de Noël protestant de Châtelaine et qui interdit à *ses* enfants (car ils lui appartiennent plus qu'aux parents qui ne s'appartiennent pas eux-mêmes) d'aller à l'arbre des ouvriers, sous peine de la vengeance du Dieu catholique. Doux Jésus! Quelle belle religion d'amour, hein? Les ennemis de Ferrer sont vraiment délicieux. Aimez-vous les uns les autres!

L'arbre eut lieu et fut un succès sans précédent. La défense du curé fut naturellement enfreinte par nombre d'enfants. Un mouchard céleste fit son rapport à l'église : la vengeance du Dieu catholique devait donc s'exercer. On s'associa le représentant du Dieu protestant qui, on le sait, n'a rien à refuser à l'homme noir. Que fit-on? La vieille méthode jésuite s'offrait : « Calomniez! Calomniez!... il en restera toujours quelque chose. » Avec une perversité qu'on ne rencontre que chez les purissimes, on inventa l'ordure, on imagina la pornographie, on ameuta les ouailles, on souleva les nécessiteux esclaves de la charité, on fit un scandale monstre au nom de Dieu, qui doit faire une drôle de tête. Les ouvriers, avec leur bonne foi ordinaire et leur confiance, étaient tombés dans un guet-apens. Le *Courrier de Genève* (clérical) publia deux colonnes furibondes, menteuses, insultantes, oubliant déjà qu'il vient d'être condamné à 500 francs pour diffamation par le tribunal de Thonon. Le *Journal de Genève* (aristocrate) ramassa les insultes du *Courrier* et les publia en bonne place. Quand il s'agit de crier haro! sur les ouvriers, curé et pasteur, *Courrier* et *Journal*, s'entendent à merveille. Nous nous en souviendrons!

Le libelle des purs donne lieu à la protestation ci-dessous :

Lettre ouverte au JOURNAL DE GENÈVE

On me communique le numéro du 6 courant du journal que vous dirigez. Je suis surpris de constater que vous vous empressez de relever, sans le vérifier autrement, et de reproduire sans scrupules, les passages les plus grossiers et les plus mensongers d'un article dû à la plume d'un individu qui est évidemment incapable de mesurer la portée des mots qu'il a écrits. En effet, ce monsieur omet de dire que ce qu'il appelle une *Marseillaise* anarchique n'est autre chose que le beau chant belge : *Prolétaires, unissez-vous*, qui est socialiste, il est vrai, mais qui n'exprime que des idées de paix et d'amour; si vous en doutez, en voici le refrain :

Pour que, sur l'univers, règne la paix féconde,
Et pour que le bonheur enfin sourie à tous,
En ce jour solennel, prolétaires du monde,
Unissez-vous! *(ter)*

Le couplet relatif à Ferrer se termine par ces mots : « Plus de guerriers, de clergés et de rois! »

Il y a loin de cet appel à une société meilleure au cri de : *Mort aux curés!* que l'auteur de l'article en question prête généreusement à nos enfants; ceux-ci ne sont pas dressés à devenir des imitateurs des bourreaux de l'Inquisition.

Quant à ce que le « Verniolan » qualifie aimablement d' « ordure pornographique », c'est probablement *Mariage d'argent*, pièce paysanne qui retrace des caractères pris sur le vif, mais bien réels, et qui ne peut être appelée « pornographique » que par ceux pour lesquels le mariage même est un « crime ».

La personne qui a pris la parole après le couplet de Ferrer ne l'a nullement fait pour « protester » contre celui-ci, mais simplement pour prier le public de s'abstenir de manifester hostilement; c'est du moins ce que ledit organisateur nous a immédiatement déclaré. Il ne s'est produit, du reste, aucune marque de désapprobation au cours de la soirée.

Quand j'aurai ajouté que la salle était bondée, au point que plusieurs retardataires n'ont pu entrer, on se rendra compte de ce qui reste du « compte rendu » haineux du correspondant du *Courrier de Genève,* dont vous avez complaisamment reproduit la prose.

Espérant que vous donnerez à la réponse la même place que vous avez consacrée à l'attaque injustifiée dont notre société a été l'objet, je vous présente, Monsieur le rédacteur, mes salutations empressées.

Le directeur du Cours de morale sociale,
Ch. Fulpius.

P.-S. — Notre concours reste toujours assuré à toutes les sociétés progressistes qui le demanderont.

QUESTIONS ADMINISTRATIVES

L'agrandissement du journal nous oblige à décentraliser encore le travail qu'il exige. Aussi, nous recommandons instamment à tous nos correspondants de n'écrire que sur un seul côté de leur feuille, de façon à ce que nous puissions rapidement répartir, entre les camarades que cela concerne, en coupant les lettres, les indications qu'elles contiennent.

Ne pas oublier de répéter son adresse en signant ses lettres; cela nous évite des recherches.

Pour l'expédition du journal, nous devons arriver à un service irréprochable. A la première irrégularité, l'abonné doit réclamer son journal au facteur, puis nous prévenir si cette première réclamation ne suffit pas.

Prochainement, nous prendrons en remboursement le montant de l'abonnement du premier semestre 1910, soit 2 francs. Les abonnés qui désirent économiser les frais de recouvrement par la poste n'ont qu'à verser le montant de leur abonnement à notre compte de chèques.

MOUVEMENT OUVRIER INTERNATIONAL

ETATS-UNIS

Solidarity, l'organe des I. W. W. (Travailleurs industriels du Monde) contient d'intéressants détails concernant la grève des ouvriers de l'acier de Mc Kees Rocks, qui fut « l'événement de l'année », dans les Etats-Unis.

La signification de cette grève ne tient pas tant au nombre des grévistes qu'aux méthodes et tactiques nettement révolutionnaires qui y furent employées.

L'industrie de l'acier de Mc Kees Rocks donnait lieu à des abus de toutes sortes que la compagnie pensait éterniser grâce à l'apathie d'un nombre considérable d'ouvriers étrangers soi-disant ignorants et non organisés.

Les grévistes réclamaient une augmentation de salaire, une diminution des heures de travail, une amélioration dans les conditions de travail. Ils s'attaquaient à la plus puissante compagnie industrielle de Pensylvanie, ayant derrière elle le gouvernement de l'Etat, avec sa police organisée à la façon des cosaques.

La grève de Mc Kees Rocks fut gagnée en huit semaines. Il y eut victoire sur toute la ligne : élévation des salaires; le samedi après-midi libre, pas de travail le dimanche; renvoi assuré des contremaîtres convaincus d'avoir exploité les hommes, renvoi immédiat des jaunes et briseurs de grèves; mise en échec de la police. Et, par-dessus tout, ce fut la consécration d'une organisation puissante, capable de faire valoir, en temps voulu, d'autres revendications, d'imposer d'autres conditions.

Il est intéressant de rechercher comment ces résultats furent obtenus. Et d'abord, constatons que tous les éléments de succès existaient au sein même des grévistes. La question était de les découvrir et de les utiliser.

Tout d'abord, Morrison, secrétaire de la Fédération américaine du Travail, vint à Mc Kees Rocks. Toute son activité de socialiste politicien se borna à cette constatation que « ces grévistes n'étaient qu'un groupe d'étrangers ignorants et non organisés, et que l'A. F. L. (la Fédération américaine du Travail) ne pouvait rien faire d'eux, ni pour eux ».

Il modifia cette opinion par la suite, en voyant le travail accompli, sans son aide.

Trautmann, un membre de l'I. W. W., vint aussi à Mc Kees Rocks. Mais celui-là ne tarda pas à trouver dans cette masse prétendue inerte tous les éléments voulus de succès. Il s'inquiéta peu de trouver des leaders politiciens, mais, en revanche, il découvrit nombre d'ouvriers dont les conseils pouvaient et devaient entraîner les camarades. Il y avait là, en effet, des hommes de langues très diverses, mais non pas des hommes ignorants; bien au contraire, des travailleurs conscients de leur force, capables d'appliquer résolument les procédés révolutionnaires.

Ce furent ces hommes qui constituèrent le comité de grève, un comité presque anonyme, mais résolu et fort. Tout de suite on se mit à l'œuvre. Un système de « piquet » fut organisé, dans le but de briser les tentatives des jaunes et des kroumirs. On « éconduisit » 300 de ceux-ci avec tous les honneurs dus à leur infamie.

La police ayant tué un gréviste, le comité annonça carrément que pour chaque ouvrier blessé ou tué un policier payerait de sa vie. En effet, après une rencontre dans laquelle quatre ouvriers tombèrent, les cosaques pensylvaniens eurent à déplorer la mort de trois des leurs.

Davant cette attitude résolue, le directeur de la police hésita. Il recommanda le calme et la modération à ses dogues. C'est ainsi que les « anonymes non organisés » arrivèrent à leur fin en évitant une plus ample effusion de sang. La discipline et la force calme et consciente des ouvriers eurent raison du capital et de la police.

Ainsi, en deux mois, s'organisa une masse à première vue incohérente et ignorante de cinq mille hommes de langue et de nationalité différentes, et cette organisation purement révolutionnaire, agissant révolutionnairement, triompha dans toutes ses revendications.

La grève de Mc Kees Rocks est un bel exemple.

FRANCE

En vue des prochaines élections législatives, et pour ne pas à cette occasion se présenter devant le peuple les mains vides, les députés et sénateurs français ont activé, ces derniers temps, la discussion sur les retraites ouvrières.

Il y a belle lune qu'on en parle, chez nos amis d'outre-Jura, de ces retraites ouvrières. Déjà en 1898, pour ne pas remonter plus haut, un projet avait été déposé à la Chambre. Puis, le gouvernement avait consulté la classe ouvrière et patronale pour avoir leur opinion sur le projet déposé. Mais, tandis que les patrons répondaient favorablement à cette consultation, les syndicats ouvriers, eux, répondirent par le silence ou par un refus complet, le projet gouvernemental leur paraissant ridicule au point de vue des avantages qu'ils auraient pu en retirer.

Après divers remaniements, ce projet vient de nouveau d'être mis en discussion devant les Chambres.

Voici grosso-modo en quoi il consiste :

Il fixe à 9 francs pour les hommes, 6 francs pour les femmes, 4 fr. 50 pour les enfants, le taux du versement annuel des ouvriers. Les employeurs devront verser la même somme pour chacun de leurs salariés. Ces versements réunis seront accumulés, *capitalisés*, et formeront, augmentés de leurs intérêts annuels, une caisse globale dont les revenus serviront à assurer le service des retraites ouvrières.

Au premier coup d'œil, le système paraît simple et de tout repos. En réalité, il constitue un danger considérable pour la classe ouvrière.

Quand la caisse des retraites sera normalement constituée, et ce ne sera pas avant quatre-vingts ans environ, elle recèlera un total de *treize* milliards de francs au moins, — le rapporteur de la Chambre l'évaluait même à *vingt* milliards !

Cette somme colossale, arrachée aux travailleurs, quelle tentation ne sera-t-elle pas pour les gouvernants en mal de dépenses ! Mise à la disposition du pouvoir, celui-ci ne pourra-t-il pas s'en servir, en période de crise provoquée, par exemple, par une révolte ouvrière, contre la classe même qui l'aura fournie?

N'allons pas si loin. Ces milliards, l'Etat devra les placer, pour leur faire rapporter intérêt, en fonds d'Etat, en prêts aux départements, aux communes ou aux entreprises industrielles. Belle occasion à tripotages pour les politiciens que ne gênent ni l'argent ni les scrupules ! Quand on pense aux mœurs politiques présentes, au cynisme avec lequel les parlementaires se mettent à la solde des sociétés capitalistes, on peut tout craindre.

A la capitalisation, qui met entre les mains du pouvoir, défenseur des intérêts capitalistes, des ressources financières colossales, la C. G. T. oppose le système de la répartition.

Elle voudrait que les sommes versées chaque année soient réparties aussitôt entre les vieux ouvriers ayant atteint un certain âge — moins de soixante-cinq ans en tout cas !

Ainsi, pas d'accumulation financière, et, d'autre part, un fonctionnarisme réduit au minimum, alors que le système gouvernemental nécessite une armée de bureaucrates qui entamera l'argent des retraites comme celle de l'Assistance publique dévore le budget des miséreux à Paris.

C'est pourquoi la C. G. T. a commencé une campagne contre le projet gouvernemental, et dans sa séance extraordinaire du 14 décembre dernier, le comité confédéral a voté l'ordre du jour suivant à l'unanimité des délégués sauf un :

Le comité confédéral, inquiet de ce qui se prépare contre le prolétariat par le vote du projet de loi sur les retraites ouvrières, dénonce l'escroquerie formidable que sera cette loi, si le Sénat la vote telle quelle et si la Chambre, à l'approche des élections, ratifie ce vote;

Se conformant à l'ordre du jour du Congrès confédéral de Lyon (1901), le comité attire sur cette question des retraites toute l'attention de la classe ouvrière et déclare protester surtout contre le système de capitalisation au lieu de répartition plus ou moins équitable; il proteste encore contre le système des cotisations ouvrières et contre l'âge beaucoup trop avancé des bénéficiaires, prévu par le projet.

Enfin, le comité confédéral décide de faire au plus tôt une agitation intense contre les projets actuels du Parlement. Il estime que tout ouvrier qui ne peut plus travailler doit être à la charge d'une société qu'il a enrichie et, *mieux que les défenseurs de la société bourgeoise*, le producteur, devenu incapable de produire, *doit pouvoir vivre* comme s'il travaillait encore.

On ne saurait être plus logique.

Le gouvernement français ne peut guère mieux se payer la tête des travailleurs qu'en leur offrant un minimum de pension à un âge atteint seulement par le 6 p. 100 d'entre eux. Et, mieux encore, l'argent nécessaire à ces retraites serait en bonne partie rogné sur les salaires misérables du prolétariat, alors qu'il a, sa vie durant, sué des fortunes dont seuls ont profité ses exploiteurs.

Alors qu'en Angleterre — où elles fonctionnent depuis longtemps — les fonds nécessaires aux retraites ouvrières sont puisés dans la caisse de l'Etat, l'Etat français, lui, ne participerait que pour une faible part à l'alimentation de la caisse de retraites.

Il n'a pas d'argent.

Il en a pour faire un cadeau de 700 millions aux actionnaires de l'Ouest.

Il en a pour augmenter, chaque année, de 100 à 200 millions, son budget de la guerre, pour construire de nouveaux cuirassés et créer de nouveaux régiments d'artillerie.

Il est assez riche pour donner demain à des bandes de financiers ou de gros industriels les milliards des minerais de fer de l'Ouenza ou de Meurthe-et-Moselle, au lieu de les exploiter lui-même et de faire servir les bénéfices aux œuvres de solidarité sociale.

Il en a eu assez pour offrir à ses Quinze-Mille la scandaleuse augmentation de traitement que l'on sait.

Il en a pour tout le monde excepté pour les retraites ouvrières et paysannes.

Faites-nous des abonnés !

Nous rappelons aux camarades que l'abonnement est maintenant, pour la Suisse, de 4 francs l'an, par suite de l'agrandissement du format.

Nous les prions, afin d'éviter des frais postaux, de nous faire parvenir ce montant par chèque postal II 416, d'ici à fin courant. Passé cette date, nous prendrons le montant de l'abonnement pour six mois par remboursement de 2 francs.

Nous rappelons également aux encaisseurs auxquels nous avons envoyé des remboursements impayés de 1909 pour les encaisser, de nous adresser les fonds qu'ils auraient pu recueillir pour fin courant.

DANS LE JURA

Les syndicalistes fédéralistes de la région horlogère sont invités à se rencontrer le dimanche 23 janvier courant, à 2 heures après-midi, au Cercle ouvrier, à Saint-Imier, pour y discuter de l'ordre du jour suivant :

De leur attitude dans les groupes auxquels ils appartiennent durant la campagne d'agitation ouverte pour préparer les esprits à la votation prochaine sur l'acceptation ou le rejet du projet de réorganisation de l'Union générale horlogère.

Vu l'importance de la question, nous espérons que les fédéralistes viendront nombreux le 23 janvier, à Saint-Imier. Au surplus, nous leur adressons ici un pressant appel.

Le groupe syndicaliste de La Chaux-de-Fonds.

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL

pour le boycott de la TRIBUNE DE GENÈVE

Ce n'est pas la Société typographique de Genève qui a souscrit 2000 exemplaires, comme nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, mais la Fédération des syndicats ouvriers de Genève.

Ont souscrit à ce jour :

Fédération des syndicats ouvriers de Genève	2000 ex.
Union ouvrière de Lausanne	500 »

NOTRE BROCHURE

Voici, à ce jour, les exemplaires qui ont été souscrits pour notre brochure *Centralisme et Fédéralisme :*

L. A., Genève	100 ex.
G. M., Môtiers-Travers	100 »
J. J., Fleurier	30 »
Groupe d'études sociales, Bienne	100 »
Groupe synd., La Chaux-de-Fonds	300 »
Manœuvres et maçons, Neuchâtel	50 »
C. B., Lausanne	10 »
B., Le Locle	100 »
Ermes	20 »
Comité fédératif des Unions ouv.	200 »
Groupe d'études sociales, Yverdon	50 »
Total	1060 ex.

Naturellement, les souscripteurs ci-dessus s'étaient basés sur le prix de 10 centimes par exemplaire que nous avions primitivement indiqué. S'ils désirent modifier le chiffre de leur souscription à cause du prix de 20 centimes que nous avons dû fixer, ils voudront bien nous en prévenir.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu :

1. Les *Hommes du jour*, un numéro consacré à feu Léopold II.

2. Le n° 20 de *Portraits d'hier*, contenant une étude sur Constantin Meunier. Le numéro : 25 centimes.

3. *La vérité sur l'affaire Ferrer*, numéro spécial des *Temps nouveaux*, illustré, grand format, 10 centimes.

On peut se procurer tous les ouvrages que nous annonçons en *Bibliographie* au Service de librairie de la Fédération des Unions ouvrières, Pully-Lausanne.

Il nous reste 800 exemplaires de l'Almanach du Travailleur à vendre. Les frais élevés nous empêchent d'en confier la vente aux vendeurs de profession. C'est donc sur les camarades seuls que nous comptons pour écouler ce solde. Qu'ils nous aident à y arriver.

Fédération des Travailleurs du Bâtiment

Adresse : Maison du Peuple, Lausanne

Reçu, du Syndicat des menuisiers de Genève, une cotisation de 5 fr.

— Il est décidé de convoquer, à la réunion du lundi 17 janvier, les comités des syndicats de Lausanne afin d'organiser, pendant l'hiver, des réunions de propagande par quartier.

PETITE POSTE

E. T. — La poste de Berne nous a simplement avisé de suspendre l'envoi, vu votre départ. Nous n'avons pu nous procurer votre nouvelle adresse. Faut-il envoyer les numéros manquants? Si oui, indiquez-les.

A. Z. — Regrettons infiniment; plus de numéro 1.

Is. — Article passera prochain numéro.

A. — L'article n'était pas banal, bien au contraire. Ne faites pas plus long; cela va bien ainsi.

A. P. — Continue à 5 cent. Mais tâche de les abonner, car le journal y met du sien à ce prix.

J. J., Fleurier. — Ton abonnement est payé jusqu'au 30 juin 1910.

AVIS ET CONVOCATIONS

Syndicat des métallurgistes romands, Lausanne. — Lundi 17 janvier, à 8 heures et demie du soir, à la Maison du Peuple, salle n° 3 : assemblée générale. *Invitation cordiale aux ouvriers et manœuvres serruriers, fondeurs, appareilleurs, ferblantiers, mécaniciens, etc.*

Le comité.

Union ouvrière de Lausanne. — Mardi 18 janvier à 8 h. 30 précises du soir, au local, Maison du Peuple (salle 3), assemblée de délégués.

Groupe d'études sociales, Yverdon. — Tous les quinze jours (le mardi), assemblée au café Vaudois, à 8 heures précises. Prochaine assemblée : mardi 18 janvier.

Fleurier. — Tous les mercredis, à 8 heures et demie du soir, au Collège du Grenier, 1er étage, réunion du Groupe d'études sociales.

Syndicat des femmes prolétaires de Lausanne. — Lundi 17 janvier, à 8 h. 30 du soir, au local, Maison du Peuple (salle 3) : assemblée ordinaire mensuelle. Invitation cordiale à toutes les exploitées, syndiquées ou non.

SOUSCRIPTION

pour l'agrandissement du format

Total au 5 janvier	Fr. 100,80
Quelques camarades de Montreux	1,—
Reliquat caisse des électriciens, Genève	6,95
Jean-Louis	1,—
Père Peinard	0,20
Germinal	2,—
Total au 12 janvier	Fr. 111,95

COMPTES DU JOURNAL

Recettes.

Abonnements : Lausanne, 14,—; Neuchâtel, 2,—; Vevey, 4,—; Genève, 6,—; Urnasch, 2,75; Granges, 4,— ; La Chaux-de-Fonds, 2,—; Bienne, 2,—; Beausoleil, 3,—	Fr.	39,75
Vente au numéro : Z., Paris, 1,25; Lausanne, 0,10; Vevey, 4,97; Berne, 1,20; Bienne, 3,50; Neuchâtel, 6,75; Genève, 28,81; Vernier, 5,20; vente d'une collection, 6,—	Fr.	57,78
Souscription Voix du Peuple		11,15
Total des recettes	Fr.	108,68
Dépenses.		
Comp. et tirage du N° 2 (2000 ex.)	Fr.	95,—
Total des dépenses	Fr.	95,—
Déficit au 5 janvier	Fr.	588,73
Déficit au 12 janvier	Fr.	575,05

Editeur responsable : Henri BAUD.

L'administration, la rédaction et la composition de LA VOIX DU PEUPLE sont entièrement exécutées par des ouvriers syndiqués.

Pully-Lausanne. — Imprimerie des Unions ouvrières, à base communiste.

SERVICE DE LIBRAIRIE DES UNIONS OUVRIÈRES

VIENT DE PARAITRE

Le Néant, par Liptay, brochure de 60 pages, 50 centimes franco.

Le Dieu-Sandwich, par Liptay, brochure de 100 pages, 1 fr. franco.

L'hydre pangermanique, intéressant plaidoyer en faveur de l'entente des peuples, par Liptay, 65 pages, 60 centimes.

Pour la revision dn procès Ferrer, étude juridique d'après les pièces publiées par le gouvernement espagnol. Brochure de 73 pages, franco 65 centimes.

Hygiène du corps, brochure illustrée, par E. Petit, franco 25 centimes.

Travailleur, ne sois pas soldat! excellente brochure de propagande antimilitariste, par L. Bertoni, 5 centimes.

La Terreur en Russie, tableau saisissant des atrocités qui se passent en Russie. Brochure de 112 pages, par Pierre Kropotkine. Franco 55 centimes.

Comment nous ferons la révolution, par E. Pataud et E. Pouget; volume de 300 pages, franco 3 fr. 25.

Réformes, Révolution, par J. Grave, volume de 370 pages, 3 fr. 25 franco.

Le chômage (ses causes, ses conséquences), par H. Dret, franco 15 centimes.

Le syndicalisme révolutionnaire, par V. Griffuelhes, franco 15 centimes.

La Préservation sexuelle (Dr Tay)	1 05
Génération consciente (Sutor),	0 80
Moyens d'éviter les grandes familles	0 35
Ayons peu d'enfants; pourquoi et comment (E. Chapelier)	0 20
Controverse sur le néo-malthusianisme (Robin)	0 25
Contre la nature (Robin)	0 15
Le problème de la population	0 20
Vers régénérateurs (Robin)	0 35
Rapports aux Congrès	0 30
Limitation des naissances (Dubois)	0 20
Pain, loisir, amour (Robin)	0 15
Coupe du bassin de la femme, etc.	0 20
Libre amour, libre maternité	0 15
Population, prudence procréatrice	0 15
Malthus et les néo-malthusiens	0 15
Tous les renseignements sur le malthusianisme théorique et pratique	0 45
La Grève des Ventres	0 15
Chair à canon (M. Devaldès)	0 20
Dégénérescence de l'espèce humaine; causes, remèdes	0 15
Bréviaire de la femme enceinte	4 60
Le droit à l'avortement	3 25
De l'avortement. Est-ce un crime ?	3 60
Féconde, roman (Daniel Riche)	3 25
Stérile, roman »	0 80
Eléments de science sociale	3 25
Prophylaxia sexualis (Tay)	4 80
Moyens d'éviter la grossesse	1 30

BROCHURES DIVERSES

L'A. B. C. syndicaliste (Yvetot)	0 20
Bases du syndicalisme (Pouget)	0 15
Le Parti du Travail (Pouget)	0 15
La C. G. T. (Paul Delesalle)	0 15
Le Syndicat (Pouget)	0 20
La grève (Delesalle)	0 15
Deux méthodes du Syndicalisme	0 15
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière, Nettlau	0 15
Travail et surmenage (Pierrot)	0 20
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire (C.G.T.)	0 15
Le Machinisme (Jean Grave)	0 15
Syndicalisme et révolution (Pierrot)	0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 15
La grève générale politique (Grimm)	0 25
Grève intermittente et sabotage	0 15
La Tuberculose, mal de misère	0 10
Boycottage et sabotage (C. G. T.)	0 15
Commandite égalitaire généralisée	0 15
Syndicalisme et Socialisme	0 65
La Confédération Générale du Travail, par Emile Pouget	0 65
La décomposition du marxisme	0 65
Le parlementarisme et la grève générale (Dr Friedeberg)	0 15
Leur grève et la nôtre (Bertoni)	0 15
Patrie, Guerre et Caserne	0 15
Militarisme (Nieuwenhuis)	0 15
Le mensonge patriotique	0 15
A bas l'armée !	0 15
Colonisation (Grave)	0 15
Contre le brigandage marocain	0 20
La Guerre (Mirbeau)	0 30
La danse des milliards	0 15
La Mano Negra	0 15
Evolution de la morale	0 30
Justice !	0 20
Prenons la terre	0 10
De l'incohérence à l'assassinat	0 15
Quelques remarques sur le paupérisme	0 35
Le clergé, les royalistes et les jaunes	1 25
Précurseurs de l'Internationale	1 05
Le militarisme (Fischer)	0 20
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne	0 15
Le congrès de Stuttgart et l'antipatriotisme (Hervé)	0 15
L'Antipatriotisme (Hervé)	0 15
La colonisation (Grave)	0 15
Lettres de pioupious (Henry)	0 15
Le Manuel du Soldat	0 15
Le prêtre dans l'histoire de l'humanité	0 30
Les Crimes de Dieu (Faure)	0 20
La peste religieuse (Most)	0 15
Non, Dieu n'est pas (Meslier)	0 15
L'almanach du travailleur	0 35
Communisme et anarchie	0 15
L'élection du maire (Léonard)	0 15
Le tréteau électoral	0 15
L'éducation libertaire	0 15
L'école, antichambre de la caserne (Janvion)	0 15
Enseignement bourgeois et enseignement libertaire	0 15
L'hérédité et l'éducation	0 20
Anarchie et communisme	0 15
La grève des électeurs	0 15
Vers la Russie libre (Bullard)	0 45
Un anarchiste devant les tribunaux (Etiévant)	0 15
L'organisation de la vindicte appelée justice	0 15
Les travailleurs des villes aux travailleurs des campagnes (Malato)	0 15
Quelques écrits (Schwytzguébel),	80 c.
La femme et la révolution	0 35
Au café (Malatesta)	0 25
Parabole du réservoir d'eau	0 10
Aux jeunes gens (Kropotkine)	0 15
L'Etat, son rôle historique	0 25
Pages d'histoire socialiste	0 30
Les Temps Nouveaux	0 30
Organisation, initiative	0 15
Si j'avais à parler aux électeurs	0 15
La morale anarchiste	0 15
L'amour libre (Vernet)	0 15
L'Immoralité du Mariage	0 15
La Femme esclave (Chaughi)	0 15
Aux Femmes (Gohier)	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 15
A mon frère le paysan	0 10
La panacée Révolution	0 15

Cartes postales assorties de propagande, 60 cent. la douz.

CHANSONS, PIÈCES DE THÉATRE, DESSINS DIVERS

Livres à 3 fr. 25.

La Grande Révolution (Kropotkine).
Autour d'une vie (Pierre Kropotkine).
Paroles d'un révolté (Kropotkine).
La conquête du pain (Kropotkine).
La Commune au jour le jour (Reclus)
Etudes révolutionnaires (Guillaume).
Souvenirs d'une morte-vivante.
L'Amour libre (Charles Albert).
Tolstoï et les Doukhobors (Bienstock).
En marche vers la société nouvelle.
Sous la Casaque (Dubois-Desaulle).
Soupes (Lucien Descaves).
Œuvres (Michel Bakounine), 3 vol.
Leur patrie (G. Hervé).
De Ravachol à Caserio (Varennes).
Le militarisme et la société moderne.
L'anarchie, son but, ses moyens.
La grande famille (Grave).
L'individu et la société (Jean Grave).
La société future (Jean Grave).
La société mourante et l'anarchie.
Psychologie de l'anarchiste socialiste.
Psychologie du militaire professionnel
Le socialisme et le congrès de Londres.
La physiologie morale (Hill).
De la Commune à l'Anarchie (Malato).
Les joyeusetés de l'exil (C. Malato).
Philosophie de l'anarchie (C. Malato).
La Commune (Louise Michel).
Socialisme en danger (Nieuwenhuis).
L'inévitable révolution (un proscrit).
L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (Elisée Reclus).
Au pays des moines (J. Rizal).
Philosophie du déterminisme.
L'unique et sa propriété (Stirner).
Discours civiques (Tailhade).
Les inquisiteurs d'Espagne (Marmol)
Les rayons de l'aube (Tolstoï).
La vie tragique des travailleurs.
Souvenirs d'un révolutionnaire.
Misères du sabre (Descaves).
Temps futurs (Alfred Naquet).
L'Humanité et la Patrie (Naquet).
La révolution vient-elle ? (Gohier).
Leur république (Urbain Gohier).
La bonne Louise (E. Girault).
L'antisémitisme (B. Lazare).
Un an de caserne (Lamarque).

L'Internationale, Documents et Souvenirs (James Guillaume). Tome I, 3 fr. Tome II, 4 fr. Tome III, 3 fr. 50.

L'anarchie (Kropotkine)	1 —
L'homme nouveau (Malato)	1 —
Ferrer, sa vie, son œuvre	0 65
Résurrection (Tolstoï)	0 75
Syndicats professionnels	2 25
Le coin des enfants	3 —